

Sommaire : — FEUILLETON, Le Renard de la mer, chronique.—Une Tradition.—ÉTUDES POLITIQUES, Des Rapports de la France et de l'Angleterre depuis un siècle.—ÉTUDES MÉDICALES, Critique de l'Homœopathie, article lu à la Société des Amis, (suite et fin)—Quelques pensées fugitives.—Le Courrier de Paris.—Nouvelles d'Europe.—Variétés.

FEUILLETON.

Le Renard de la Mer.

CHRONIQUE.—1658.

C'était pendant la guerre avec l'Anglais qui bloquait le port; nous étions rentrés de course avec mon père depuis trois jours, et notre brigantin, appelé *l'Arondelle de mer*, était mouillé dans le havre, l'équipage à bord et toujours prêt à saillir dehors. Or donc, un soir d'hiver, que le vent d'aval soufflait de bise, nous étions ici, dans cette même salle, bien chaudement près d'un bon feu, fumant du tabac de Rotterdam et buvant l'ale d'Angleterre avec ton grand père et un de ses amis, maître Vanderveelde, le corsaire. Nous devisions donc paisiblement de guerre et de course, au coin de cette cheminée, lorsque tout à coup la porte s'ouvre : cette portière que tu vois là se lève, et devine qui entra dans la chambre ?... le *Renard de la mer*, enveloppé d'un grand manteau tout ruisselant, car au dehors l'eau du ciel tombait à torrent. Sous ce manteau, le Renard était armé en guerre.

—Antoine, dit-il à mon père en le regardant en face, j'ai besoin de toi, de ton fils, de ton équipage et de ton brigantin.

—Quand cela ? dit mon père.

—À l'heure même, et pour aller en haute mer, répondit le Renard.

Alors mon père s'excusa auprès de Vanderveelde, le fit reconduire par notre valet, et dit au Renard :

—Pendant que moi et mon fils allons nous armer pour te suivre, fume une pipe, bois un pot de bière et sèche-toi.

Voilà mon fils, comme on se devait l'amitié entre matelots, dans ces temps-là ; car le *Renard de la mer* aurait fait pour mon père ce que mon père faisait là pour lui, sans lui demander ni compte ni raison.

Enfin le Renard jeta son manteau sur un chenet, et approcha du feu ses grosses bottes de pêcheur qui lui allaient à la ceinture. Je crois le voir encore... il avait avec cela une vieille jaquette de buffle et un corset de mailles d'acier tout rouillé. Il prit donc une pipe et se mit à fumer pendant que mon père et moi nous allions nous armer là-haut. Nous nous armons, et en descendant nous trouvons le Renard tout pensif, regardant le feu, et si avant dans ses réflexions que sa pipe était éteinte, et qu'il ne nous entendit pas venir.

—Eh bien ! Michel, dit joyeusement mon père, en argot de marinier, et en touchant le Renard sur l'épaule, eh bien ! Michel, ne lâchons-nous donc pas à cette heure le canon de partance vers la haute mer ?

Le Renard tressaillit, et répondit tout ému :

Oui, oui, partons. Mais s'arrêtant tout à coup, il dit gravement à mon père : —Réponds-moi, Antoine, où en est-tu avec ton âme ?... Pourrais-tu sans crainte paraître devant Dieu, et cela tout à l'heure ?

Mon père vit aussitôt qu'il s'agissait pour nous d'une entreprise bien dangereuse et bien téméraire. Aussi répondit-il au Renard :

—Puisque cela est ainsi, Michel, comme l'huis de la chapelle de la paroisse reste ouvert la nuit, nous irons prier avant de saillir dehors, en demandant pardon à Dieu de ne pouvoir faire plus, et d'être privés de recevoir les derniers sacrements faute de prêtre.

Alors nous sortons bien encapés, car la bise était terrible, et la pluie nous piquait au visage cuisante comme grêle ; nous allons tous trois faire nos dévotions à la chapelle de la paroisse ; nous y suspendons chacun un ex-voto, et nous étions au havre sur les onze heures. Là, nous trouvons le brigantin et l'équipage à bord, depuis le pilot jusqu'au dernier gourmette, comme c'était toujours l'ordre de mon père sur *l'Arondelle de la mer*, et l'ordre était toujours sagement tenu et exécuté à bord, car on y avait pour châtier les fautifs, des fouets et des lanières aussi longues et aussi ferrées qu'à bord de n'importe quelle ramberge (1) de guerre, fût-ce même une amirale !... Donc, le *hoseman* leva l'ancre. Le Renard avait un ordre du connétable de l'amirauté pour faire ouvrir la chaîne ; à mi nuit, nous étions dans le canal, et bientôt en haute mer. Le vent était d'aval, et le Renard, à qui mon père avait remis le commandement de son brigantin, ordonna au pilote de louvoyer, afin de faire route dans l'ouest, et dit d'éteindre tous les feux. La nuit était toujours bien pluvieuse et bien sombre, et quelquefois entre deux vagues noires on voyait au loin, au loin, les fanaux des vaisseaux croiseurs qui pointillaient çà et là comme de petites étoiles, car ils n'osaient s'approcher de la côte. Notre pilote, qui était un hauturier de Fles-singue, avait l'air de percer la nuit de ses yeux, et commandait au timonier, par le moyen d'un langage de sifflets qu'ils échangeaient et comprenaient entre eux. Alors le Renard fit apporter sur le pont des hassegayes, des coutelas, des esponsons, des haches d'armes, et dit à chacun de s'armer, afin d'être prêt au point du jour pour n'importe quelle chance.

Ce fut alors que mon pauvre père, étant allé entre les deux ponts surveiller la distribution des armes, eut une bien étrange vision. Mon enfant, figure-toi donc que lorsqu'il fut presque au fond de la cale du brigantin, il lui parut que les flancs du navire devenaient transparents, et qu'au travers il voyait la mer en furie, et comme éclairée d'une sorte de lueur verdâtre... et dans cette mer il crut voir des personnages pâles... pâles comme des cadavres, qui passaient et repassaient le long des flancs du navire, en faisant signe à mon père de venir à eux, en l'appelant... Antoine... Antoine !!! Mais hélas... disant cela d'une voix qui n'était pas de ce monde.

—Seigneur Dieu ! voilà qui est horrible, s'écria Catherine en mettant la main sur ses yeux.

—Mais les ennemis, les Anglais... les An-

glais... les a-t-on battus ? demanda le petit Bart avec impatience.

—Tout à l'heure, Jean, tu le sauras ; mais pour en revenir à ton grand père... après cette vision il se signa, et vit là une manifestation de Dieu qui allait peut-être le rappeler à lui. Aussi se mit-il à prier dévotement ; après quoi il remonta sur le pont, et trouva le brigantin qui louvoyait toujours.

—Mais où alliez-vous donc ainsi, mon père ? demanda Jean Bart.

—À cette heure, Dieu et le *Renard de la mer* le savaient seuls, mon enfant, car le Renard ne l'ayant pas dit à mon père, mon père ne pouvait ni ne devait lui demander : où nous conduis-tu ? Nous naviguâmes de la sorte toute la nuit, sous petites voiles, à cause de la bourrasque ; en louvoyant ainsi, nous avions fait bien peu de chemin au point du jour. Le *Renard de la mer* se tenait sur le château d'arrière, et allait et venait impatiemment, frappant le pont avec ses grosses bottes de pêcheur, et badinant avec une hassegaye à la main, comme il aurait pu faire d'une houssine, tandis que mon père et moi nous étions près de lui, et attendions ses ordres. Quand le jour fut haut, et il ne l'était guère par cette brume pluvieuse et grise, le *Renard de la mer* ordonna de hisser notre grande enseigne de poupe, et fit dire au maître d'artillerie d'envoyer un coup du coursier (1) de l'avant sans balle. Moi et mon père nous ne disions rien, quoique bien étrangement étonnés, car cette artillerie pouvait attirer à nous les croiseurs. Enfin, après une demie-heure, un garçon qui était en guette au haut du grand mât de bourse (2) cria : Je vois deux grosses ramberges et une autre plus petite. Croirais-tu, Jean, que cela, qui aurait dû faire pâlir le *Renard de la mer*, le fit rougir de fierté, et qu'alors, sifflant sa hassegaye dans le pont, il s'écria : enfin les voici... aussi joyeusement que s'il eût tenu un des galions du roi d'Espagne ? Alors seulement il apprit à mon père qu'il avait l'ordre d'attirer les croiseurs hors des environs du port, afin de donner la passe et entrées libres à un formidable convoi qui arrivait du nord, et que les intelligences de la côte avaient signalé dès la veille ; le vaisseau du *Renard de la mer* était en redoub, voilà pourquoi il avait demandé le nôtre.

—Maintenant, Antoine, dit le Renard à mon père, il faut nous acharner à ces trois Anglais, sans trêve ni répit, nous battre comme de vrais démons, et pour cela montrer à nos gens l'exemple de l'intrépidité.

Mon père ayant répondu pour lui et pour moi qu'il savait bien que nous devions mourir pour le service de Dieu et du roi, le Renard harangua l'équipage à sa mode. Or, telle était, mon petit Jean, la confiance aveugle qu'inspirait le brave Jacobsen, que nos matelots jurèrent, avec des blasphèmes, que l'ennemi n'aurait d'eux ni os ni chair vive. Là-dessus, le Renard, qui connaissait la chanson des gens de mer, fit apporter sur le pont un tonnelet d'eau-de-vie. Chacun but à la santé du roi, et les gens de l'artillerie se barbouillèrent la face avec force poudre détrempée de cette liqueur, ce qui leur donnait une physionomie

(1) Espèce de coulouvrine, ou pièce de chasse de fonte.

(2) Grand mât de hune.

(1) Gros vaisseau de guerre.